

Georges Docquois.

PROQUIS DU BAGNE

A l'île Royale

LE CAMP ET LA VIE D'UN FORÇAT

Nous devons les curieux détails que l'on va lire ici à un fonctionnaire du service pénitentiaire.

Deux jours avant d'arriver aux côtes de Guyane, la mer bleue du large se teinte de gris, puis brusquement le navire entre dans des eaux troubles, comme vaseuses, après avoir franchi une ligne de démarcation très nette. C'est la zone de mélange des eaux de la mer avec la masse des grands fleuves de la côte américaine : Amazone, Maroni, Mana, Oyapoc. Puis de petites masses grises, chevelues de cocotiers, se dessinent dans le lointain, très basses. Ce sont les Iles du Salut ; elles forment un petit archipel de trois îles : l'île Royale, l'île Saint-Joseph et l'île du Diable. A mesure qu'on s'en rapproche, leur configuration se dessine, leurs reliefs s'accroissent. Peu à peu, on distingue au delà, à cinq ou six milles de distance, une côte brune, plate, monotone, couverte de palétuviers.

Si loin que la lorgnette fouillé dans la savane, elle n'y rencontre pas une maison, pas une hutte, pas une fumée, pas une manifestation de la vie humaine. Et on a l'impression que le lourd et morne silence des solitudes doit y régner sous un ciel impassible, toujours brûlant et toujours bleu. A bord du paquebot, instinctivement les conversations s'arrêtent ; on se penche pour regarder sur le bastillage : l'hélice trace son sillon dans une espèce de boue liquide. Le voilà donc, pense chaque passager, le pays des fièvres et des miasmes empoisonnés, le pays des larmes et des infinis désespoirs !

En face, sur la côte, une agglomération ; c'est le pénitencier de Kourou. Quand on arrive de cette côte désolée, par la petite chaloupe à vapeur le *Colonel-Loubère*, qui fait le service de la poste et du ravitaillement entre les îles de Kourou, l'archipel apparaît riant, frais, coquet, avec le vert éclatant de ses arbres tranchant sur le fond rouge des rochers et du sol. De ces îles, qui pourraient être pour les habitants des Guyanes un lieu de villégiature des plus agréables et des plus sains, on a fait un centre de déportation.

La plus grande, l'île Royale, possède une rade profonde et précieuse. La mer est, en effet, toujours démontée dans ces parages, fouettée qu'elle est d'une façon à peu près continue par les alizés du nord-est. L'île possède sur le plateau une terrasse d'où l'on peut surveiller l'horizon, puis, au point culminant, un sémaphore à disques, qui permet, lorsque le temps est clair, de communiquer avec Kourou, relié lui-même télégraphiquement à Cayenne. Un vieux forçat, ancien notaire, remplit sur la terrasse et au sémaphore le rôle de guetteur. Armé d'une longue lunette, il passe ses journées à explorer le large. Aucune goélette se détachant du rivage ne lui échappe. C'est un type, ce vieux bagnard, que l'on rencontre toujours sur le plateau portant sur le dos sa longue lunette en bandouillère à l'aide d'une simple ficelle. C'est qu'alors il va « signaler », entrant successivement chez tous les fonctionnaires de quelque importance, pour annoncer d'un ton comique :

« Une goélette, venant de Cayenne, se dirige sur les îles. Deux hommes sont à bord. »

Le sommet de l'île Royale est occupé par les services hospitaliers, les habitations des fonctionnaires (directeur, médecins, surveillants) et la chapelle.

En un point qu'on appelle « l'Est », on aperçoit un grand bâtiment, l'asile des aliénés et des vieillards, puis, à côté, une petite maisonnette, la maison du bourreau. Derrière les hôpitaux, sur le versant qui regarde le « Diable », le camp des transportés et le quartier cellulaire. Sur le bord de la rade, le long du quai, sont des ateliers où travaillent une cinquantaine de condamnés : puis une maison à arcades, servant, au rez-de-chaussée, de local aux canotiers du port, au premier, d'habitation aux surveillants du quai. On monte du

quai au plateau par un sentier en lacets qui s'enfonce dans la verdure.

Notre première visite est pour le camp : une grande cour carrée, entourée de longs bâtiments sans étage. Ce sont les cases ou dortoirs des transportés, grandes, largement éclairées par des ouvertures grillées. On y accède par une porte solidement verrouillée la nuit. Un balcon de chaque côté s'appuie le long des murs. C'est là que, sur la planche, ils dorment côte à côte. Les transportés, qui, après un long stage de bonne conduite, sont parvenus de la troisième dans la deuxième classe, sont exceptionnellement pourvus d'une couverture de laine. Deux fois par jour, à dix heures et à six heures, ils reçoivent leur ration : endaubage de bœuf ou lard salé, légumes secs et pain. Dans l'intervalle ils se rendent à leurs travaux respectifs : ateliers, travaux de maçonnerie, de jardinage ou à leurs emplois : infirmiers, secrétaires, domestiques ou garçons de famille.

Il y a, en général, un surveillant pour vingt hommes, plus ordinairement un pour trente et même un pour cinquante sur certains pénitenciers de l'intérieur. Malgré cette division du travail, le produit est nul ou à peu près. Cela tient à l'insuffisance et surtout à la véulerie des chefs et des surveillants. Le potager de l'île Royale produit à peine un panier de légumes par jour, suivant la saison. Le ravitaillement en viande de boucherie se fait par le poste de Kourou où l'on consomme ainsi qu'en toute la Guyane ces petits bœufs efflanqués et de mauvais mine qui arrivent à grands frais par mer du Venezuela. On reste sans comprendre pourquoi nul ne prendra jamais dans ce pays de savanes immenses où les pâturages abondent six mois de l'année, l'initiative de faire un élevage de bétail, qui pourrait alimenter à la fois et dans de bonnes conditions de rapport et l'administration pénitentiaire et la colonie. Mais il y a si peu à attendre de la population indigène dont le fond du tempérament est la paresse, comme le fond du caractère est la vanité.

Aussi, les forçats mangent peu et mal, tout en nous revenant cher. A l'île Royale, ils se plaignent et n'était le climat, qui, aux îles est assez élément, on y verrait la tuberculose et la scrofule augmenter parmi eux leurs ravages. déjà cependant considérables.

Alors le forçat « chaparde » : l'employé aux dépens de son maître, l'infirmier aux dépens des malades, les autres volent leurs voisins ou font de la « camelote ».

**

Cameloter, c'est faire, en terme de marine marchande, du petit commerce. C'est pour le transporté vendre aux fonctionnaires qui résident ou qui passent aux îles le produit de son travail et de son imagination. Les canotiers sont passés maîtres en cet art et nul mieux qu'eux ne peut être placé pour écouler la marchandise... cachée. Les canots sont, en effet, en rapport fréquent avec les chaloupes, qui viennent mouiller dans la rade, ou les navires... quand il en passe. Deux fois dans l'année seulement — et c'est un événement aux îles — le transport *La Loire* venant directement de France apporte un contingent de nouveaux forçats. Alors le forçat habile vous montre « sous le manteau » : des guillotines minuscules, contruites en bois d'essence rare et sur le modèle exact de la Veuve ; des poignards gainés de cuivre ouvragés qui sortent directement des ateliers de l'administration ; des écailles de tortue de mer, soigneusement vernies ; des mâchoires de requins portant l'inscription au couteau « le tombeau du forçat », des noix de coco sculptées, représentant par exemple la vue générale des îles ; des coffrets ou des étuis à cigarettes en bois précieux ; des cannes, faites de rondelles d'écailles juxtaposées ou de vertèbres de requins enfilées sur une tige rigide, etc., etc., et la pièce d'argent ou d'or reçue va s'ajouter à la série de celles déjà mises à l'abri.

C'est parmi les canotiers de l'île Royale que nous fîmes la connaissance un jour de l'Araignée. Condamné primitivement à cinq ans de travaux forcés, l'Araignée — il n'est connu que sous ce nom-là — est en Guyane depuis 20 ans. Il vient enfin de passer dans la deuxième classe et compte rentrer en France bientôt ! L'Araignée est une vieille crapule sympathique, un des plus habiles cameloteurs que j'aie jamais connus. Il doit toute sa célébrité à sa dernière évasion qu'il raconte avec gloire :

— C'était il y a quatre ans, dans cette même baleinière, dit-il, qui vous a transporté aujourd'hui. Il pouvait bien être deux heures de l'après-midi, en pleine sieste. Comme d'habitude, les avirons étaient enfermés au magasin et nous-mêmes grillés dans la case. La mer pas trop mauvaise, j'avais décidé les copains à tenter le coup. Ouvrir la porte, puis celle du magasin, rien de plus bête. Le tout était de ne pas donner l'éveil. Les deux surveillants étaient là-haut et devaient dormir. En un clin d'œil, nous sommes dans le canot avec les avirons et nous débordons en douceur. Nous étions à trente mètres à peine, faisant peut-être quelque bruit de nos rames... nous nagions dans la joie... quand la femme du chef nous aperçoit de sa fenêtre, crie, donne l'alarme. Le surveillant se précipite en courant au plateau, réveille tout le camp. A force de rames, nous déhalons... Nous avons reçu plus de cent coups de fusil. Aux premiers, un arabe, qui était à l'avant, dégringole et hurle comme un chacal, nous suppliant qu'on le jette à l'eau pour nous alléger. Quel brave type, hein !... La barque coulait, faisant eau par les trous, quand je levais ma casaque à bout de rame, et l'on vint nous cueillir. L'eau de la baleinière était rouge, monsieur. L'arabe est mort presque tout de suite ; mon second ramassa deux balles dans la poitrine, et moi ce pruneau-là... »

Et ce brave nous montre avec fierté son biceps étoilé d'une large cicatrice. Il fit deux ans de réclusion, puis réussit à reprendre son service sur les canots. Il passe maintenant aux îles pour riche ; il aurait déjà un nombre considérable de louis empilés dans son « plan » pour l'évasion prochaine.

LE " PLAN " DES FORÇATS

Il ne s'agit point du plan d'évasion, qui hante les pensées de tous les bagnards, qu'ils soient condamnés aux travaux forcés ou simplement relégués. Le plan, universellement connu là-bas au bagne, est l'étui, la cachette où le forçat met ce qu'il a de plus cher à l'abri de l'investigation des surveillants de l'administration pénitentiaire et hors de la portée de ses co-détenus. Le plan, caché dans le rectum, c'est le coffre-fort du condamné. Sous ses faibles dimensions, il peut receler des fortunes soit en billets de banque réduits en simple boulette de la grosseur d'une lentille, soit en piles de pièces d'or de vingt francs ou de dix francs. Le modèle le plus moderne a bien 6 à 7 cm. de long sur 5 cm. de diamètre. Ayant la forme d'un ovoïde allongé, il a été construit en zinc, soigneusement poli, dans les ateliers de l'administration à l'insu des chefs. Il peut contenir 580 francs en or ou dix billets de banque environ. Son diamètre intérieur correspond exactement à celui d'un louis de 20 francs. Les plans anciens, moins perfectionnés et dont se servent encore quelques for-

çats, sont en bois et de forme allongée. Certains sont entourés soigneusement d'un revêtement de cordes, afin de mieux conserver l'huile ou la graisse dont on les enduit, dans le but de faciliter l'introduction. C'est par leur intermédiaire que le forçat arrive encore à dissimuler des stylets, des limes, des scies en acier, des briquets faits d'un débris de silex, d'une aiguille montée sur les côtés d'une tige de bois et d'un morceau d'amadou, des allumettes, etc., toutes choses pouvant être utiles pour tenter l'évasion d'une cellule des prisons ou de la réclusion. La tolérance du plan par l'intestin n'est pas immédiate ; la muqueuse doit subir un véritable entraînement, et ce n'est qu'au bout d'un mois quelquefois, que le forçat arrivera à porter sur lui ainsi sans aucune gêne son trésor. Au début, le port du plan, qui peut atteindre quelquefois le poids de 300 grammes, amène des épreintes et du ténésme ; et nombreux sont les cas où il fut cause d'hémorroïdes graves et par apports de germes infectieux de dysenteries. Néanmoins, par habitude, certains condamnés arrivent à garder deux ou trois plans dans leur intestin. D'autres — et le cas n'est pas rare — passés maîtres dans l'art du massage abdominal, font remonter le plan jusque dans le colon transverse et le cœcum, où, comme un corps inerte, il reste sans les importuner.

Le *plan* est rejeté le plus souvent dans les efforts de défécation. Néanmoins, certains sujets en observation, soumis à des purgatifs violents, réussirent à conserver leur fortune, mais au prix de quels efforts. Un bon moyen, pour ne jamais évacuer le *plan* avec les selles, serait de conserver une jambe étendue et l'autre repliée. Il est rare, en effet, que l'administration réussisse par des moyens médicaux à entrer en possession d'un *plan* qu'elle convoite. Des actes de brutalité, de privations sont plus efficaces, et l'on cite à ce sujet des histoires piquantes que je raconterai une autre fois.

X.

LES VOLEURS DE LIVRES

Notre Bibliothèque nationale

frustrée d'une partie de son bien

Les éditeurs viennent de jeter un cri d'alarme